

Le
temps
de la
réflexion

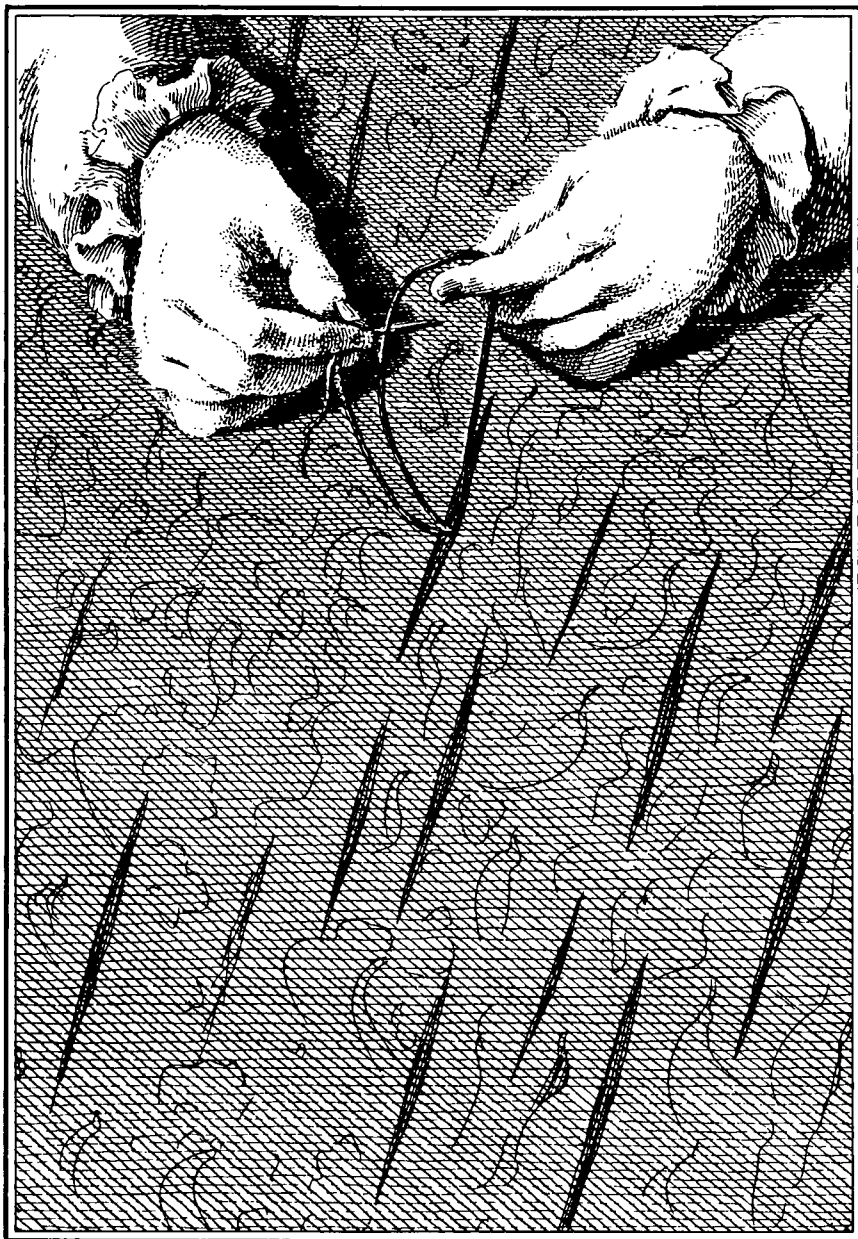
1983

Paraît
une fois l'an

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 1983.*

Extrait de la publication



*L'opération de reprendre les relais
et de former le las ou nœud qui joint les couleurs*
Tapisserie de Basse Lisse des Gobelins.

Planche XVII du « Recueil de planches sur les sciences, les arts libéraux
et les arts mécaniques avec leur explication »,
Huitième livraison, Paris, 1765.

I
RÉFLEXION
CIVILISATION

JEAN STAROBINSKI

Le mot Civilisation

I

Les principaux repères de l'histoire du mot *civilisation* sont aujourd'hui connus avec une approximation satisfaisante ¹.

En français *civil* (xiii^e siècle), *civilité* (xiv^e siècle) se justifient aisément par leurs antécédents latins. *Civiliser* est attesté plus tardivement. On le trouve au xvi^e siècle dans deux acceptions :

1. Mener à la civilité, rendre civiles et douces les mœurs et les manières des individus.

Montaigne : « Ceux du Royaume de Mexico estoient aucunement plus *civilisez* et plus artistes que les autres nations de là. »

1. Les travaux essentiels sur le sujet sont : *Civilisation. Le mot et l'idée*, exposés par Lucien Febvre, Marcel Mauss, Émile Tonnellat, Alfredo Niceforo, Louis Weber, Centre international de synthèse, Paris 1930; Joachim Moras, *Ursprung und Entwicklung des Begriffs der Zivilisation in Frankreich (1756-1830)*, Hamburg 1930; R. A. Lochose, *History of the Idea of Civilization in France (1830-1870)*, Bonn 1935; Émile Benveniste, « Civilisation – Contribution à l'histoire du mot » dans *Hommage à Lucien Febvre*, Paris 1954, repris dans *Problèmes de linguistique générale*, Paris 1966; E. de Dampierre, « Note sur " culture " et " civilisation " », *Comparative Studies in Society and History*, t. 3, 1961, p. 328-340; dans la série *Europäische Schlüsselwörter*, le t. III est consacré à *Kultur und Zivilisation*; ce volume, rédigé par une équipe, apporte une information linguistique très riche sur les domaines français, allemand, anglais, italien. Nous lui devons beaucoup. Il a paru à Munich (Max Hueber) en 1967. Signalons également : André Banuls, « Les mots *culture* et *civilisation* en français et en allemand », *Études germaniques*, avril-juin 1969, p. 171-180; Georges Gusdorf, *Les Principes de la pensée au siècle des Lumières*, Paris, 1971, p. 310-348; Philippe Béneton, *Histoire de mots : culture et civilisation*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1975.

2. En jurisprudence : rendre civile une cause criminelle ².

Cette deuxième acception survivra, pour le moins, jusqu'à la fin du XVIII^e siècle (Littré la signale comme utilisée « autrefois »). C'est elle qui fournit la base du substantif *civilisation*, que le *Dictionnaire universel* (Trévoux) de 1743 définit de la façon suivante : « Terme de jurisprudence. C'est un acte de justice, un jugement qui rend civil un procès criminel. La *civilisation* se fait en convertissant les informations en enquêtes, ou autrement. » Un coup pour rien? Moins qu'on ne le supposerait. La formation néologique du signifiant est un moment important. L'apparition un peu plus tardive du même mot, au sens *moderne* du terme, constituera moins un néologisme lexical que l'entrée en scène d'un signifié concurrent, bientôt triomphant. L'acception juridique de *civilisation* aura disparu du *Dictionnaire de l'Académie* de 1798 ³.

Le premier dictionnaire qui signale le mot *civilisation* dans son sens « moderne » est le *Dictionnaire universel* (Trévoux) de 1771.

Je transcris l'article :

[1] Terme de jurisprudence [Suit la définition de 1743].

[2] L'ami des hommes ⁴ a employé ce mot pour sociabilité. Voyez ce mot. La religion est sans contredit le premier et le plus utile frein de l'humanité; c'est le premier ressort de la civilisation. Elle nous prêche et nous rappelle sans cesse la confraternité, adoucit notre cœur.

En 1798, le *Dictionnaire de l'Académie*, 5^e édition, sera plus précis : « Action de civiliser ou état de ce qui est civilisé. » Mais déjà en 1795, on trouvait chez L. Snetlage (*Nouveau Dictionnaire français contenant de nouvelles créations du peuple français*, Göttingue, 1795) :

Ce mot, qui ne fut en usage qu'en pratique, pour dire qu'une cause criminelle est faite civile, est employé pour exprimer l'action de civiliser ou la tendance d'un peuple de polir ou plutôt de corriger ses mœurs et ses usages en portant dans la société civile une moralité lumineuse, active, aimante et abondante en bonnes œuvres. (Chaque

2. D'après E. Huguet, *Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle*, Paris, 1925.

3. On se demande, sans pouvoir répondre avec certitude, si l'acception juridique de *civilisation* n'a pas contribué à retarder le second sens, moderne, qui devait survenir ultérieurement. Une acception première venue, surtout si elle est précise, tend à défendre son privilège exclusif.

4. Il s'agit du marquis de Mirabeau (Victor de Riquetti, 1715-1789), père de l'orateur révolutionnaire (Honoré-Gabriel de Riquetti), et auteur de l'ouvrage intitulé *L'Ami des hommes ou Traité de la population* (1756).

Citoyen de l'Europe est aujourd'hui parti dans ce dernier combat de civilisation. Civilisation des mœurs.)

Comme le remarque J. Moras, le mot *civilisation* connut un tel essor durant la période révolutionnaire qu'il était aisé d'attribuer à l'esprit de la révolution un néologisme qui lui était antérieur⁵. Toujours est-il que le mot *civilisation* pouvait être d'autant plus facilement adopté et diffusé que la période révolutionnaire, selon M. Frey, a vu se former de nombreux substantifs en *-ation* à partir de verbes en *-iser* : centralisation, démocratisation, fédéralisation, francisation, fraternisation, municipalisation, nationalisation, panthéonisation, utilisation⁶... Et *civilisation* s'impose si bien que Sébastien Mercier, en 1801, ne le compte plus comme un néologisme⁷. Le mot a donc très vite cessé d'apparaître comme nouveau.

II

Rien, à ce jour, ne semble infirmer ce qu'avançaient J. Moras puis É. Benveniste : le marquis de Mirabeau, dans *L'Ami des hommes* (p. 136, 176, 237), est le premier en France à utiliser *civilisation* dans le sens non juridique qui devait rapidement faire fortune⁸. Littré, qui attribue cette paternité à Turgot, lequel aurait créé le mot dans un fragment de son *Discours sur l'histoire universelle* de 1751, s'est laissé prendre au piège par Dupont de Nemours, annotateur et éditeur très libre des *Œuvres* de Turgot (1811)⁹. Une phrase attribuée à Racine, par Larousse, *Grand Dictionnaire universel* (1867), ne se trouve ni chez Jean Racine ni chez Louis Racine : elle

5. J. Moras, *op. cit.*, p. 8-9. Cf. Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 47, n. 17.

6. M. Frey, *Les Transformations du vocabulaire français à l'époque de la Révolution*, Paris, 1925.

7. Sébastien Mercier, *Néologie* [...], 2 vol., Paris, an IX (1801). Le mot *civilisation* est absent du recueil.

8. É. Benveniste a émis l'hypothèse d'un emploi antérieur du terme, en anglais, par Adam Ferguson, dans ses cours ou ses manuscrits personnels. La preuve reste toujours à faire. J. Moras n'a pas trouvé le mot *civilisation* chez les économistes (Melon, Cantillon, Mandeville, Montesquieu) dont le marquis de Mirabeau connaissait bien les écrits.

9. Les manuscrits de Turgot, édités par G. Schelle (1913-1923) ne contiennent pas le mot *civilisation*, ajouté sans doute après coup par Dupont de Nemours dans son édition. Cf. Lucien Febvre, *op. cit.*, p. 4-5.

est de l'abbé Raynal (1781), sous une forme un peu plus développée : « L'affranchissement ou, ce qui est le même sous un autre nom, la civilisation d'un empire est un ouvrage long et difficile ¹⁰. »

Les auteurs de Trévoux n'ont pas choisi leur exemple au hasard. Ils y trouvaient un argument bienvenu pour leur lutte contre la philosophie des lumières et contre les Encyclopédistes. La religion, loin d'être évincée par les « vertus sociales » ou par la « morale naturelle », est considérée par Mirabeau comme « le principal ressort » de la civilisation, elle-même assimilée à la sociabilité. Le mot *civilisation* apparaît donc à l'occasion d'un éloge de la religion, à la fois puissance de répression (« frein »), de rassemblement fraternel (« confraternité »), et d'adoucissement.

Rien encore ne laisse deviner qu'à une date ultérieure la civilisation pourra devenir un substitut laïcisé de la religion, une parousie de la raison.

111

Le mot *civilisation* a pu être adopté d'autant plus rapidement qu'il constitue un vocable synthétique pour un concept préexistant, formulé précédemment de façon multiple et variée : adoucissement des mœurs, éducation des esprits, développement de la politesse, culture des arts et des sciences, essor du commerce et de l'industrie, acquisition des commodités matérielles et du luxe. Pour les individus, les peuples, l'humanité entière, il désigne d'abord le processus qui en fait des *civilisés* (terme préexistant), puis le résultat de ce processus. C'est un concept unificateur.

On ne s'étonnera pas qu'après s'être imposé par sa vertu de synthèse, ce terme n'ait pas tardé à faire l'objet de réflexions analytiques : dès la fin du XVIII^e siècle, d'innombrables écrits s'efforceront de discriminer les conditions et les constituants – matériels, moraux – de la civilisation. Parmi ces analyses, l'une des plus importantes reste celle de Guizot (1828) : « Deux faits sont compris dans ce grand fait; il subsiste à deux conditions et se révèle à deux symptômes : le développement de l'activité sociale et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'hu-

10. La phrase attribuée à Racine est la suivante : « La civilisation d'un peuple est un ouvrage long et difficile. » La phrase de Raynal se trouve dans : *Histoire [...]* des deux Indes, Genève 1781, t. 10, livre XIX, p. 27.

manité. Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore, partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur ; à ces deux signes, et souvent malgré la profonde imperfection de l'état social, le genre humain applaudit et proclame la civilisation¹¹. »

L'apparition du mot *civilisation*, qui désigne un processus, survient dans l'histoire des idées, à peu près en même temps que la notion de *progrès*. *Civilisation* et *progrès* sont des termes voués à entretenir les rapports les plus étroits. Mais ces termes, bien qu'ils puissent être employés de manière globale et vague, ne tardent pas à appeler une réflexion génétique, soucieuse de distinguer des moments successifs : il importe de déterminer avec précision les étapes du processus civilisateur, les stades du progrès des sociétés. L'histoire, la réflexion historique, conjecturales ou empiriques, conçoivent leur tâche comme devant aboutir à un « tableau des progrès de l'esprit humain », à une représentation de la marche de la civilisation, à travers divers états de perfectionnement successifs.

Benveniste disait excellemment : « De la barbarie originelle à la condition présente de l'homme en société, on découvrirait une gradation universelle, un lent procès d'éducation et d'affinement, pour tout dire un progrès constant dans l'ordre de ce que la *civilité*, terme statique, ne suffisait plus à exprimer et qu'il fallait bien appeler la *civilisation* pour en définir ensemble le sens et la continuité. Ce n'était pas seulement une vue historique de la société ; c'était aussi une interprétation optimiste et résolument non théologique de son évolution qui s'affirmait, parfois même à l'insu de ceux qui la proclamaient¹². »

Ferguson, qui semble avoir été le premier en Angleterre à employer le mot *civilisation*, est aussi celui qui a exposé le plus clairement la théorie des quatre stades d'organisation des sociétés humaines, en fonction de leur activité économique et de leurs modes de subsistance : sauvages (vivant de cueillette et de chasse), pasteurs nomades, agriculteurs sédentarisés, nations industrielles et commerçantes. Smith et Millar suivront son exemple¹³. Rousseau, Goguet, sans recourir au mot *civilisation*, proposent un même modèle évolutif, qui leur permet d'établir des corrélations entre mode de subsistance et structure du pouvoir. Plus tard, on le sait,

11. G. Guizot, *Histoire de la civilisation en Europe*, Paris, 1828, édit. 1846, p. 16.

12. Émile Benveniste, *op. cit.*, p. 340.

13. Voir Ronald L. Meek, *Social Science and the ignoble Savage*, Cambridge University Press, 1976 ; Pasquale Salvucci, *Adam Ferguson : Sociologia e filosofia politica*, Argalia, Urbino 1972.

Condorcet distinguera neuf époques à partir de l'origine des premières peuplades jusqu'à la République française, réservant la dixième époque aux « progrès futurs de l'esprit humain ». Comte, plus tard encore, formulera sa « loi des trois états ¹⁴ ».

L'important n'est pas de rappeler les différentes théories ou philosophies de l'histoire, mais de souligner le fait qu'en nommant *civilisation* le processus fondamental de l'histoire, et en désignant du même mot l'état final résultant de ce processus, on pose un terme qui contraste de façon antinomique avec un état supposé premier (nature, sauvagerie, barbarie). Ceci incite l'esprit à imaginer les voies, les causes, les mécanismes du parcours effectué au travers des âges. Le suffixe d'action en *-ation* oblige à penser un agent : celui-ci peut se confondre avec l'action elle-même, qui en devient, de la sorte, autonome ; il peut renvoyer à un facteur déterminant (Mirabeau dit : la religion ; Rousseau dit : la perfectibilité ; d'autres diront : les Lumières) ; il peut aussi se pluraliser, se répartir en facteurs multiples, échelonnés dans la durée ; pour Ferguson, comme pour Rousseau d'ailleurs, le processus de la civilisation n'est pas soutenu par un dessein conscient et constant, il se construit à travers les conséquences imprévues des conflits, des travaux, des innovations ponctuelles, avec le concours de « circonstances » que les hommes ne maîtrisent qu'imparfaitement. (Ce qui est advenu dans l'histoire, dit Ferguson, est « le résultat, assurément, de l'action humaine, mais non l'exécution d'un quelconque dessein humain ¹⁵ ».)

IV

La civilisation est-elle un processus collectif ininterrompu, dans lequel l'humanité tout entière se serait engagée depuis ses origines ? Sa seule variation ne consisterait-elle qu'à suivre un rythme tantôt lent, tantôt rapide, selon les lieux et les époques ? À lire la pro-

14. Sur Rousseau et Comte, voir ici-même l'article de Henri Gouhier, p. 127.

15. Adam Ferguson, *An Essay on the History of Civil Society*, 3^e édit. Londres, 1768, p. 203. C'est ce que les auteurs anglais nomment « law of unintended consequences » ; à propos de Rousseau, j'ai parlé de « conséquence non maîtrisée » pour définir le schème narratif et explicatif si fréquent qu'il applique conjointement à sa vie propre et à l'histoire (« Le dîner de Turin », in *La Relation critique*, Paris, 1970, p. 144).

duction foisonnante du marquis de Mirabeau, on n'arrive pas à fixer un emploi univoque du terme. Dans *L'Ami des hommes* (1756-1757, p. 176), il laisse entendre que la civilisation, n'étant pas un processus universel et linéaire, ne constitue qu'une courte phase d'apogée dans la vie des peuples : il évoque « le *cercle naturel* de la barbarie à la décadence par la civilisation et la richesse ». L'histoire comporterait des cycles, dont certaines nations auraient parcouru toutes les étapes, en laissant de grands exemples. Dans le même sens, s'adressant au roi au début de sa *Théorie de l'impôt* (1760, p. 99), le marquis de Mirabeau invoque « l'exemple de tous les empires qui ont précédé le vôtre et qui ont parcouru le *cercle de la civilisation* »...

D'autre part, Mirabeau ne se prive pas d'employer le mot *civilisation* pour désigner, non plus un processus, mais un état de culture et d'équipement matériel : « Les richesses mobilières d'une nation dépendent [...] non seulement de sa civilisation, mais encore de celle de ses voisins » (*Éphémérides du citoyen*, 1767, V, p. 112).

On le voit, dès les écrits de son premier utilisateur, le mot *civilisation* est susceptible de recevoir une acception pluralisée. S'il désigne un processus, celui-ci s'est produit à plusieurs reprises au cours des âges, pour faire place, chaque fois, à une décadence inéluctable. S'il désigne un état plus ou moins stable, il peut différer d'une nation à l'autre. Il y a *des civilisations*.

Sans doute l'histoire antique est-elle ici, tacitement, pourvoyeuse de modèles. Rome est le grand exemple d'un empire qui a parcouru « le *cercle de la civilisation* ». À travers Hérodote ou à travers Polybe, Plutarque, Tacite, Ammien Marcellin, on a appris à comparer Grecs et Perses, Grecs et Romains, Romains et Barbares.

On aperçoit, d'entrée de jeu, que le sens du mot pourra bifurquer dans une acception pluraliste, ethnologique, relativiste, tout en retenant, au titre le plus général, quelques implications qui en font un impératif unitaire, et qui assignent un sens unique à la « marche » du genre humain tout entier.

Avant que ne se forme et ne se diffuse le mot *civilisation*, toute une critique du luxe, du raffinement des manières, de la politesse hypocrite, de la corruption provoquée par la culture des arts et

des sciences, est déjà en place. Et de Montaigne à Rousseau, en passant par La Hontan et maint autre voyageur du Nouveau Monde, la comparaison du civilisé et du sauvage (fût-il cannibale) ne tourne pas à l'avantage du civilisé. D'où, chez le marquis de Mirabeau, le souci de distinguer vraie et fausse civilisation tantôt dans l'ordre des *faits* considérés, tantôt dans l'ordre des *valeurs* attribuées au terme. Dans le manuscrit intitulé *L'Ami des femmes, ou Traité de la civilisation* (date vraisemblable : 1768) Mirabeau insiste sur le critère moral qui authentifie la civilisation, et en l'absence duquel tout le code des bonnes manières, toute la somme du savoir ne sont que masque :

J'admire à cet égard combien nos vues de recherches fausses dans tous les points le sont sur ce que nous tenons pour être la civilisation. Si je demandais à la plupart en quoi faites-vous consister la civilisation, on me répondrait, la civilisation d'un peuple est l'adoucissement de ses mœurs, l'urbanité, la politesse et les connaissances répandues de manière que les bienséances y soient observées et y tiennent lieu de lois de détail : tout cela ne me représente que le masque de la vertu et non son visage, et la civilisation ne fait rien pour la société si elle ne lui donne le fond et la forme de la vertu : c'est du sein des sociétés adoucies par tous les ingrédients qu'on vient de citer qu'est née la corruption de l'humanité¹⁶.

Le mot civilisation, sitôt écrit, est donc considéré comme pouvant faire l'objet d'un malentendu. Un autre texte de Mirabeau parle de « fausse civilisation¹⁷ » ; ailleurs encore, il va jusqu'à annuler l'opposition entre barbare et civilisé, en dénonçant « la barbarie de nos *civilisations*¹⁸ ». – Examinons un instant ce dernier exemple : la valeur dynamique du suffixe d'action (*-ation*) a disparu ; le mot désigne non plus un devenir, mais un état, et un état qui ne mérite pas son nom. Le pluriel laisse entendre que les différentes nations de l'Europe contemporaine ont chacune leur civilisation propre, mais qu'au lieu d'abolir la violence des sociétés « primitives » elles en perpétuent la brutalité sous des dehors trompeurs. Au lieu d'une barbarie à visage découvert, les civilisations contemporaines exercent une violence dissimulée.

On le voit, le mot *civilisation*, chez son « inventeur » français, n'est nullement un terme univoque. Le concept, dans sa forme même, est novateur, mais il n'est pas considéré de prime abord comme incompatible avec l'autorité spirituelle traditionnelle (la

16. Cité par J. Moras, *op. cit.*, p. 38.

17. J. Moras, *op. cit.*, p. 43.

18. J. Moras, *op. cit.*, p. 41.

religion); au contraire, il en procède; il désigne un processus de perfectionnement des rapports sociaux, des ressources matérielles, et à ce titre il énonce une « valeur », il détermine ce qu'on nommera un « idéal », il se conjugue avec l'impératif de vertu et de raison. Mais, sous la même plume, il revêt une fonction purement descriptive et neutre : il désigne l'ensemble des institutions et des techniques que les grands empires ont possédées au moment de leur apogée, et qu'ils ont perdues lors de leur décadence. On admet que diverses sociétés aient pu différer dans leur structure, sans pour autant démeriter à l'égard du concept général de civilisation. Enfin le terme s'applique à la réalité contemporaine avec tout ce qu'elle comporte d'irrégularités et d'injustices. Dans cette dernière acception, la civilisation est la cible visée par la réflexion critique, tandis que dans la première acception que nous avons évoquée, son caractère idéal faisait d'elle un concept normatif qui permet de discriminer et de juger les non-civilisés, les barbares, les moins civilisés. La critique s'exerce donc en deux directions : critique dirigée contre la civilisation; critique formulée au nom de la civilisation.

VI

Civilisation fait partie de la famille de concepts à partir desquels un opposé peut être nommé, ou qui prennent naissance eux-mêmes afin de se constituer en opposés.

« Grec » et « barbare » sont des notions couplées. « Sans Grec, pas de barbare », écrit François Hartog¹⁹. Il faut qu'existent des communautés douées du *vrai* langage, pour que d'autres peuples soient considérés comme des « muets », des gens qui ne savent pas parler (*barbares*).

Il faut qu'existent des villes, et des citadins, pour qualifier le *rusticus* et la *rusticitas*, en opposition à l'*urbanus* et à l'*urbanitas*. Et il faut être habitant des villes soit pour se targuer d'une *civilité* supérieure, soit pour regretter, en des vers mélodieux et suprêmement étudiés, le bonheur pastoral, la tranquillité arcadienne.

Les manières du fermier (*villanus*) sont *vilenie* en regard des usages de la cour (*courtoisie*).

Le discrédit du monde rural est encore ouvertement lisible

19. François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*. Paris 1980, p. 329. Voir Émile Benveniste, *Vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. I, Paris, 1969, p. 363-367.

dans les définitions que les dictionnaires de l'âge classique donnent de la civilité :

Furetière, *Dictionnaire* (1694) :

Civilité : manière honnête, douce et polie d'agir, de converser ensemble. On doit traiter tout le monde avec civilité. On apprend aux enfants la civilité puérile. Il n'y a que les paysans, les gens grossiers, qui manquent à la civilité.

Civiliser : rendre civil et poli, traitable et courtois. La prédication de l'Évangile a civilisé les peuples barbares les plus sauvages. Les paysans ne sont pas civilisés comme les bourgeois.

L'âge classique a pu même produire des églogues sans renoncer à réprouver la grossièreté rustique. Écoutons Fontenelle :

... La poésie pastorale n'a pas de grands charmes, si elle est aussi grossière que le naturel, ou si elle ne roule précisément que sur les choses de la campagne. Entendre parler de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui puisse plaire; ce qui plaît, c'est l'idée de la tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres...

Parce que la vie pastorale est la plus paresseuse de toutes, elle est aussi la plus propre à servir de fondement à ces représentations agréables. Il s'en faut bien que des laboureurs, des moissonneurs, des vigneron, des chasseurs soient des personnages aussi convenables à des églogues que des bergers; nouvelle preuve que l'agrément de l'églogue n'est pas attaché aux choses rustiques, mais à ce qu'il y a de tranquille dans la vie de la campagne ²⁰.

Mais le terme qui a fait l'objet d'une valorisation positive – « le plaisir tranquille » – est lié à l'art, à l'artifice, à l'effort. Les « agréments » sont le produit de ce que Fontenelle nomme un « esprit cultivé ». Ils « demandent des esprits qui soient en état de s'élever au-dessus des besoins pressants de la vie, et qui se soient polis par un long usage de la société ²¹ ». Ils comportent donc une part de fiction, qui à ce titre pourra être opposée défavorablement (par d'autres) à la vérité ou à la nature. Ceci pourra conduire à la réhabilitation du terme antonymique, qui se verra attribuer le contraire de la duplicité, c'est-à-dire : la *plénitude*. À la fin du siècle, on réhabilitera la « grossièreté rustique », et l'on se moquera des

20. Fontenelle, « Discours sur la nature de l'églogue », in *Œuvres*, t. IV, 1742, p. 135-136 et 140. Sur la conversation polie et les conventions qui la régissent, voir dans le présent volume l'article de Carlo Ossola, « L'homme accompli. La civilisation des cours et l'art de la conversation ».

21. *Op. cit.*, p. 128.

I. RÉFLEXION

CIVILISATION

- JEAN STAROBINSKI Le mot « civilisation ».
FRANÇOISE FRONTISI-DUCROUX Chemins grecs de la civilité.
CARLO OSSOLA La civilisation des cours
comme art de la conversation.
AUGUSTIN BERQUE Paysages d'une autre civilité.
JEAN STAROBINSKI L'ordre du jour.
HENRI GOUHIER Civilisation et progrès : Rousseau et Comte.
ANTOINE BERMAN *Bildung* et *Bildungsroman*.
FRANÇOIS HARTOG Le passé revisité.
EVELYNE PATLAGEAN La civilisation en la personne
du souverain. Byzance, X^e siècle.
BRONISLAW BACZKO Le complot vandale.
MICHEL DEGUY A la recherche du culturel.
MARC AUGÉ Héros téléculturels.

II. RECHERCHE

- JULIAN PITT-RIVERS Le sacrifice du taureau.
MICHEL IZARD Engrammes du pouvoir.
GÉRARD JORLAND Remarques sur la question de l'ontologie.

III. CRITIQUE

- ANDRÉ GREEN L'homme machinal.
JACQUES BOUVERESSE La vengeance de Spengler.
FLORENCE DELAY Civilisation de l'aube.
J.-B. PONTALIS Permanence du Malaise.

IV. LECTURE

- par H. CIXOUS, D. DAMMAME, B. GÉRARD
L. JENNY, J. LÉVI, C. VIDAL.

